Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 35 (2005)
Heft: 5

Artikel: Maurice Chappaz : "Le Valais de mon cœur est plus grand que l'autre!"
Autor: Paccolat, Jean-Paul
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-826086

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

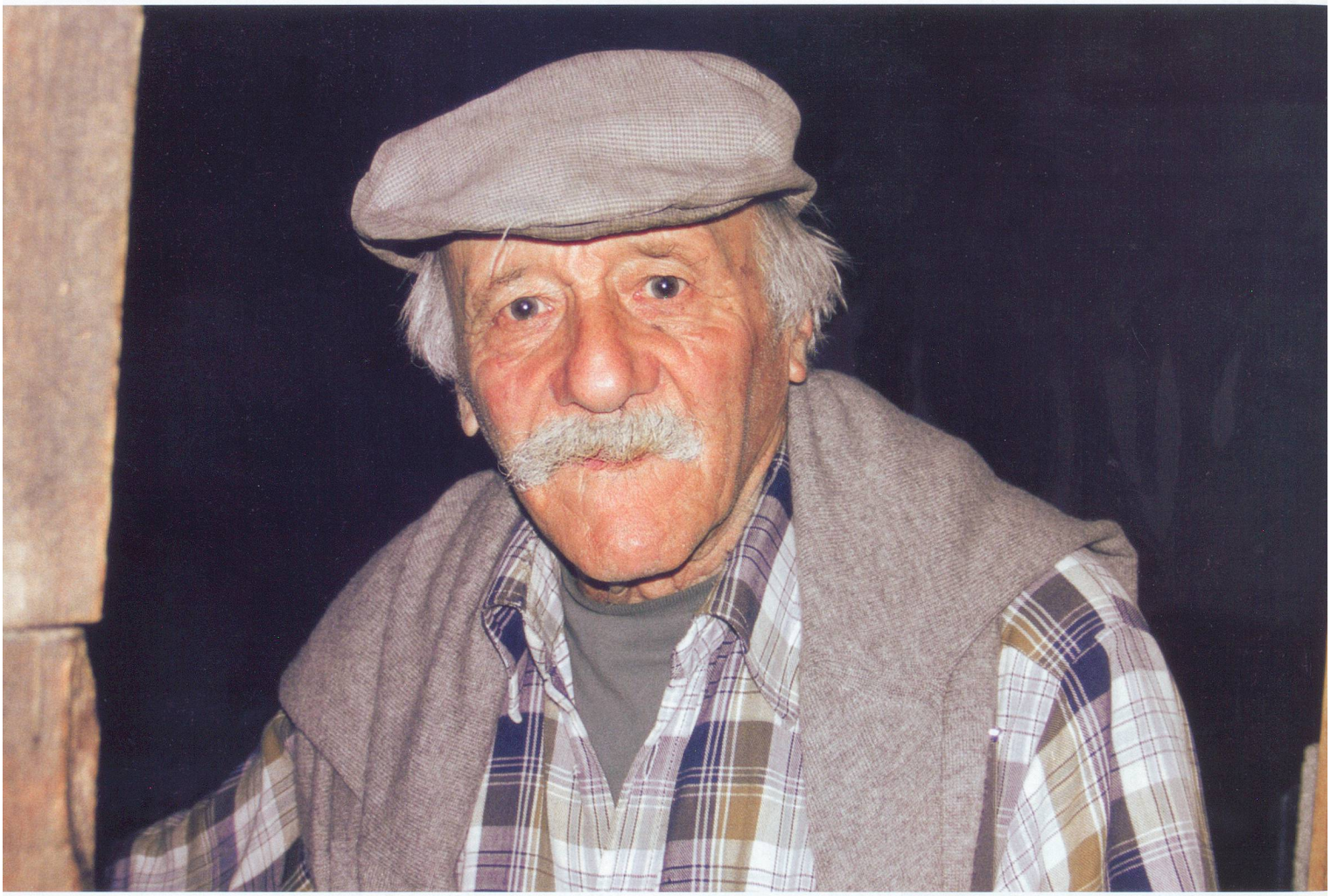
Download PDF: 04.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SPÉCIAL VALAIS

MAURICE CHAPPAZ

«Le Valais de mon cœur est plus grand que l'autre!»



Georges Laurent

Il suffit d'égrener quelques titres de recueils publiés par Maurice Chappaz, *Le Valais au Gosier de Grive* (1960), *Portrait des Valaisans* (1965), *Le Match Valais-Judée* (1968) ou *Valais-Tibet* (2000), pour constater combien la référence à cette terre est essentielle. Mais, disons-le d'emblée, l'écriture de Chappaz fait de ce Valais, qui incarne l'absolue présence du monde, une figure mythique. «Le Valais de mon cœur est plus grand que l'autre», avoue-t-il. Dès lors, la relation du poète à sa «terre natale» se révèle complexe, ambivalente, conjuguant à la fois, dans une sorte de simultanéité, une profonde adhésion et un turbulent refus.

La force conquérante de l'écriture

Qui prête attention à la réception de l'œuvre de Chappaz, en Suisse alémanique et hors des frontières de la Suisse, observera que c'est le tintamarre provoqué par les combats du poète pour la sauvegarde d'un monde naturel en voie de disparition et son refus maintes fois exprimé de l'idéologie du progrès qui ont donné renom à cette œuvre.

Evitons cependant une lecture réductrice, qui serait synonyme de malentendu.

D'une façon tout à fait primordiale, le Valais du poète incarne d'abord la «demeure ancestrale du verbe», un Valais biblique, mythique, avec lequel les premiers poèmes instaurent un rapport de totale transparence. Le pays prend le visage de la «terre de Chanaan», garde «les traits du Jardin de l'Euphrate» et les poèmes de *Verdures de la Nuit* (1945) déclinent cette terre sur le mode de la célébration et de la louange: «Valais ô pays de la Bible», sorte de Terre promise. Mais cette image d'un Valais dépositaire d'une origine fondatrice à laquelle nous relie le cortège des êtres disparus, sorte de vrai lieu imprégné de plénitude, va

se fissurer. Au cœur du *Testament du Haut-Rhône* (1953) qui signe la fin de cette alliance heureuse, retentit ce cri: «Je dis de ce temps: Je ne l'aime pas», cri qui résulte aussi bien d'une interrogation sur soi-même («confronter ma vérité intérieure à la vérité sociale») que du constat douloureux de l'impossibilité, pour le poète, de s'inscrire dans la marche de l'Histoire. Celle-ci prend en effet l'aspect d'une trahison généralisée. L'idéologie du progrès a fait trop de ravages: l'argent, la cupidité, le mensonge, le calcul, ont non seulement rendu la cité irrespirable mais ont ouvert une brèche dans l'âme collective. Vivre ce temps dominé par les «lois des îlotes qui brisent la vie des individus» n'est pas envisageable et désormais «notre vie n'est qu'un fil d'or dans une trame qui se déchire». Voilà ce que dit le *Testament du Haut-Rhône* et voilà ce qu'exprimeront sur un mode plus polémique et plus virulent, les poèmes des *Maquereaux des Cimes blanches* (1976) et, dans un registre drôle et décapant, le fabliau du *Match Valais-Judée,* sorte de joute à valeur d'invective et de parabole à la fois, au cours de laquelle les prophètes, les saints, Dieu et le Diable débarquent en Valais pour affronter les démiurges modernes.

Mais l'histoire du poète Chappaz, c'est aussi l'histoire de ce «garçon qui croyait au paradis». Et le «sédentaire enraciné» qu'il est confiera aux mots la difficile mission de faire «reculer l'inexpression du monde». Il s'agira – et c'est là le sens de son travail de poète, ce qu'il est toujours même dans ses récits – de débusquer les signes de ce Valais perdu: le sentiment de la perte et l'exigence de la quête se révèlent donc inséparables. Doute et fidélité, le poète est plein de ce litige. Chappaz polémique surtout avec une grande présence qui est en lui. Toute son œuvre me semble inscrite dans cette tension. Et le débat virulent qu'elle a suscité, qui prit quelquefois l'allure d'une sorte de querelle des Anciens et des Modernes, ne peut être formulé en des termes simplement idéologiques: la méprise serait totale de ne pas comprendre que, pour le poète Chappaz, c'est une poétique qui préside à une politique... Car l'insurrection chappazienne n'est que le corollaire d'une intense adhésion au monde, à la saveur du monde, ces forêts, ces lacs alpins, ces innombrables quatre-mille, ces glaciers vertigineux traversés si souvent lors des pérégrinations de *La Haute Route* (1974) qui prennent l'allure d'un véritable pèlerinage. Et il n'y a aucun régionalisme là-dedans: Etiemble n'a-t-il pas qualifié Chappaz de «Valaisan planétaire»? D'ailleurs ses nombreux voyages en Asie et ailleurs (l'Orient comme origine bien entendu) ne sont-ils pas commandés par cette même obsession de «lire les signes d'une autre vie», d'où ces formules d'assimilation qui lui font dire par exemple: «J'ai senti le Valais comme une haute vallée de l'Inde» ou «Si je devais renaître je souhaiterais le Tibet». Chappaz proteste parce qu'il doit attester: l'écriture a l'ambition de dire «l'essence d'un monde intact et vierge». Raison pour laquelle, il y a dans cette écriture non pas une nostalgie passéiste mais une force conquérante: tenir le fil de l'écriture durant une vie entière a signifié pour le poète «combattre l'hémorragie de l'être», car «sous l'écorce des choses, palpite une beauté seconde».

Jean-Paul Paccolat

Extraits de l'œuvre de Maurice Chappaz

Le cristal s'est rompu et les interrogations surgissent

Qui sommes-nous? D'où venons-nous? Où allons-nous? Notre esprit est la proie des vents et des hyades célestes. Notre secret demeure enfoui. Au sein d'une race animale frottée aux végétaux et aux minéraux dont nous ne savons plus porter témoignage. La pure pensée de Dieu nous découvrit. Les ténèbres enveloppaient les astres humides de la nue. Nous apparûmes comme l'ambre sur une dune de limon, gouttelettes de résine soufflées par l'Océan. Ainsi il en va de toute chair, de notre escapade sans but entre la naissance et la mort. L'abîme remue en nous et le hasard fait partie de notre néant. Par un assez sot usage, nous monnayons l'éternité en jours et en années, tandis que nous appellent des cris de la bouche d'ombre et ce rire de cristal des chouettes. Le monde laisse en nous son aiguillon. Nous avons besoin de lire dans notre présence bien qu'elle soit une source nue et de confronter toujours des traces effacées.

Testament du Haut-Rhône (1953)

Les ouvriers du visible: le barrage comme «seconde genèse»

Ce corps de béton je me rappelle l'avoir pénétré. En ce temps-là mes géomètres le mesuraient à l'intérieur. Je les ai accompagnés pendant plusieurs jours. La Dixence est un gigantesque caveau funéraire, un millepertuis. Lignes sur lignes, des corridors ovales se superposent et se recoupent à angle droit. Le caveau était en travail. Tout en bas des longues marches d'escaliers, des échelles, des puits verticaux, des compresseurs pétaradaient. On descendait ensuite par des cordes de rappel dans des grottes profondes, des cheminées tortueuses où les ouvriers injectaient aux rochers un lait de ciment. Des torrents d'eau circulaient, rôdaient encore ici ou là. Portes, vannes, chambres s'ouvraient et se fermaient. J'ai écouté un battement de cœur dans cette cellule du sanctuaire qui contenait l'oscillation du balancier.

On mesure, on pèse l'énorme masse qui bouge de quelques centimètres.

Chacun a travaillé comme les insectes, chacun a été attentif comme le balancier. Telle fut l'épopée.

Chant de la Grande-Dixence (1965)

Le vin seul est éternel en Valais: Il détient une «parcelle d'absolu»!

Le vin a le mal du pays. Moi j'ai le mal du grand printemps. D'abord la saison me blesse, le terroir me trouble. Ce goût, ce désir de la contrée où je suis né, où j'ai été un bourgeon, je l'ai autant que lui et plus que lui.

Et déjà (en écrivant ces lignes) je change, je fermente, je bouge mes lies. Vous voulez savoir pourquoi je suis fou? Il m'arrive de me dire: «Tu n'es pas du Valais.» Mon origine, ma source s'éloigne. Or les villages qui se sont endormis me font signe. Ils ne sont pas morts, ils sont seulement endormis, déclare le Seigneur. Or malgré le progrès, malgré mon refus de regretter quoi que ce soit, ils surgissent, ils se réveillent en moi. Oui je les ai connus dans l'enfance,

Georges Laurent

Maurice Chappaz adore se balader sur les sentiers valaisans.

oui l'acidité du jeûne (car il arrivait que les anciens villages eussent faim) ne m'a pas écorché, leurs arômes de fumier, d'arbres, d'orchis, me plaisent. J'aimais leur amour. Je n'en ai même pas eu d'autre avec les femmes. Je descends à la cave, je regarde les bouteilles qui subissent le tourment de la vigne. – «Ho! vous devinez le fœhn, vous devinez la sève. Vous êtes alignées comme des tombes, dedans il y a les petites âmes.»

Pour les pays qu'on a connus: le saut dans le passé, pour nous: le saut dans l'éternité. Ca me fait boire un verre d'Arvine. – «Je te reconnais ma vigne des Planzettes.» Je lui parle à ce vin. Je lui dis encore que je m'amuse à rire en pensant à la mort et que je sens tout à coup une effroyable raclure dans l'estomac. Quand me touche le printemps, j'ai l'angoisse du Paradis. D'autant plus besoin du Paradis que le Valais remue trop, se transforme comme un caméléon.

Portrait des Valaisans (1965)

L'empoignade du poète avec la société d'aujourd'hui

Pour célébrer le deuxième millénaire de la religion catholique en Valais, terre élue, une joute est organisée, au cours de laquelle s'affrontent les Rois, les Prophètes, les Apôtres et, dans l'autre camp, les figures historiques du Valais, Supersaxo et autre Théodule... Une sorte de fabliau, drôle, truculent, à la manière médiévale, dont voici une scène:

– Et dans le pays, quoi de neuf? Les Cafetiers au rapport!

Théodule s'arc-boute entre les miches de pain et la soupière, le téléphone à la main. Le dos contre le mur, Supersaxo appuie ses pieds contre la porte. Des grêlons ébranlent la Majorie. Avec les marteaux et les tenailles prises sur les croix les Apôtres forcent les coffres dans les maisons. Le garde-chasse sorcier Puippe a rejoint ses patrons dans la sacristie. C'est un homme entièrement velu, trous du nez, oreilles, phalanges des mains, creux de la gorge. De la mousse et des yeux couleur de mousse. Il a ficelé le Roi évadé, pris dans un collet tendu sous un poirier, et par mesure de précaution il a tracé un second collet, un cercle magique autour de lui. Mais dans la sacristie il veut savoir où est passé le petit Joset des Prophètes, son «propre neveu».

– Boule de framboise?

– Ouin, ça, le petit à moi.

– Et nous, nous voudrions bien savoir où se sont cachés les gros à nous, les Conseillers d'Etat! ces espèces de pertes blanches!

« Les pays ou les poèmes, c'est tout un. »

Ils tire-bouchonnent la sonnerie de l'appareil.

– C'est le Café du Mont Rose?

– Ja, Esaïe.

– Le bougre! le café est pris.

Ils continuent:

– Allo, allo, Rothwald?

– Jâcaube!

– Jacob!

Supersaxo et Théodule se poussent du coude.

– Tu boites toujours, Jâcaube? Ecoute on t'envoie un ange, Piro de Vissoie, le rebouteux qui remet les jambes et mord les couilles, si tu restes tranquille.

Le Match Valais – Judée (1968)

Quand le Valais a le visage du Tibet...

Lettre à Jean-Marc Lovay (de Réchy, octobre 1969):

Cher Jean-Marc,

Tu es de nouveau en instance de mers et de déserts.

Et moi je cherche l'Asie intérieure!

Oh! je fais un effort de brindilles vers elle, comme celui, pendant la banale journée, qui rattache les lacets de ses souliers. Je ne veux pas rêver du voyage.

On a vécu ensemble parmi l'automne de Réchy. Je t'ai dit: «Viens voir les dieux hindous.» C'étaient *Tourri* et *Tulipe*, deux énormes vaches noires vautrées dans les herbes. Leurs panses magnétisent le bosquet de vernes et le ruisseau qui cravache bleu. La lourde vapeur du soleil avec des filaments de papillons m'éblouit. «Je suis certain que si vous ameniez *Tourri* aux Indes, elle ferait impression.» Et tu m'as raconté l'odeur. Tu la rencontres sur un alpage au Gurjahimal, tu renifles soudain une longue fontaine de bois et tu te troubles. Mais comment... mais comment... Ca y est! tu découvres en face du Dhaulagiri nos vaches-taureaux! Les missionnaires agricoles avaient importé la race d'Hérens. Je m'appuie contre les bêtes. «Comme un flanc de sous-bois...» – «Des champignons, des aiguilles... les autres, les zébus, les vaches sacrées à bosse ont une odeur plus acidulée.»

La Tentation de l'Orient (1970)

L'escalade, c'est l'ascèse...

La marche en montagne est un cheminement intérieur autant qu'un parcours alpin. C'est au prix d'une dépossession de soi que le poète entre dans ce corps-à-corps avec les cimes et les géants immobiles.

Moi ce qui me fascine, c'est l'immense cercle des cimes blanches.

Ci-gît une révélation.

Mais avant? pour l'atteindre!

Le dépouillement chaotique et convulsionnaire des sommets qui grimpent les uns sur les autres avec les abîmes qui grimpent aussi et qui environnent les intouchables, le fil qui se perd, se redresse: c'est cela ma voie qui me fait peur chaque printemps. Une violente agitation aboutit à ce départ à skis qui ressemble à un rapt. Je passe d'abord par la fin du monde du fond des vallées et aussitôt l'aspiration vers en haut me saisit. Tous les cols, tout le balancement sur la neige trouve comme une seule respiration sa conclusion au sommet.

L'escalade, c'est l'ascèse. La piste attaque certaines crêtes, se jette de biais sur les blancs, les gros blancs en bordure du col tel un fusil qu'on épaule en direction de l'intouchable. On le désire. Il se dérobe. Le quatre-mille nous impose des heures de traque ardue. On sollicite des terrasses glaciaires, des versants obliques, des croissants, des crêtes avec leur côté livide et leur côté ensoleillé, déchiré avec une brutalité qui vous coupe le souffle.

La Haute Route (1974)

Les lacs alpins

Dans l'imaginaire du poète, les lacs alpins gardent la trace de ce paradis dispersé sur la terre. Aller à leur rencontre, c'est aller vers une naissance et une plénitude.

On va vers une naissance en découvrant un lac. Le lac est vraiment un être cosmique qui s'individualise, incarne une force divine tout autant que les cimes blanches qui se sont imposées tout de suite comme des «déesses», des éternités avec un danger de mort qui est peut-être le ressort de l'alpinisme. Notre corps veut d'autres corps avec leurs abîmes sinon il ne perçoit pas, ne sent pas sa propre vie. Et il y a l'extase de la chute.

Le lac nous rappelle donc paisiblement une naissance. Quelle différence de halte entre le surgissement de l'homme-piolet dans le ciel, presque comme un combattant, tout équipé, le temps juste d'enregistrer «l'autre côté» et de repartir et l'adagio si l'on touche au lac. Quelque chose semble s'être résolu. On voudrait camper là pour toujours... La difficulté commencerait et tout aussi implacable (que sur une montagne inconnue, sur le toit du monde) si vraiment l'on faisait, comme certains ascètes, crédit au rêve. Terreur blanche; bleu majeur. Le lac joue la carte du repos, d'une béatitude. Apparemment la mort n'y est pas frôlée. Et le lieu est-il vierge? Dites-vous... Oui pour celui qui regarde assez loin en lui-même. Il faut bivouaquer dans un au-delà. Une traversée se dessine. Le lac localise une sorte d'œil de mer.

Bienheureux les Lacs (1985)

A la rencontre des masques du Lötschental

Au moment, et peut-être est-ce le cas chaque fois où un vrai pays va périr, c'est-à-dire se briser avant de renaître dans une nouvelle civilisation, au moment où nous vivons le passage avec sa forcénerie et ses contradictions (et l'aspect de destruction d'un monde me frappe plus que l'aspect recréation d'un monde), à ce moment-là une voix toujours l'exprime.

Une voix note les choses de l'origine.

Les vallées les plus reculées ont suscité les vocations les plus précises. Ils naissent, les poètes, mais que les ethnologues arrivent à temps!

Il faut un vrai pays, et la géographie plus que l'histoire le construit. Le Lötschental, c'est l'arche dans l'arche; dans le clos des cimes blanches, l'étroite vallée dans la grande, un rameau rejeté, coincé dans l'au-delà du torrent, des pitons rocheux, des glaciers, des avalanches. Quatre villages seulement, pas même complètement libres, mais un royaume pourtant. La naissance y est toujours fraîche, la religion y est toujours fraîche. Le chrétien renferme le païen. Le païen, ce sont les premiers rites funéraires, ces cultes que la terre a suggérés lorsque le cerveau des anthropoïdes (dans une interaction du biologique et du social) s'éveilla. Le fragile cortex humain a appréhendé l'idée de sa propre mort. Insoutenable! Refus, conjuration. Les animaux verticaux arrangent les os, sont fascinés par la cendre, construisent des bûchers.

Nous avons eu un plan contre la mort.

Lötschental secret (1975)

Choix d'extraits préparés par Jean-Paul Paccolat

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Né en 1916 à Lausanne. Enfance à Martigny et au Châble, où réside l'oncle Maurice Troillet. Etudes classiques au Collège de Saint-Maurice: ouverture à la poésie et à l'expérience de l'écriture. Suivent quelques cours à la Faculté des lettres de Genève, notamment ceux de Marcel Raymond. Mobilisation: Chappaz est officier subalterne. Rencontre de Gustave Roud, puis, en 1942, de Corinna Bille, qu'il épousera en 47. S'occupe d'un domaine de vignes familiales à Fully puis participe, comme aide-géomètre, à la construction du barrage de la Grande-Dixence (entre 51 et 58).

Rencontre du peintre Palézieux. A partir de 1968, nombreux voyages: Laponie, Népal, Mont-Athos, puis, plus tard, en Russie par le Transsibérien (79), en Chine (81), au Liban (82). Nombreuses années de journalisme à la revue *Treize Etoiles* et de militantisme en faveur de la protection de la nature.

De 1957 à 79, le couple Corinna Bille/Maurice Chappaz est fixé à Veyras sur Sierre. Trois enfants sont nés. Décès de Corinna Bille en 1979. En 1985, création d'une Fondation qui a son siège au Châble. En 1991, mariage avec Michène Pestelli-Caussignac, compagne du poète dès 1984.

De très nombreuses distinctions, parmi lesquelles on retiendra le Prix Rambert (53), le Grand Prix Schiller suisse (97) et la Bourse Goncourt de la poésie (97).